

ECLAT DES LIEUX

L'océan comme une plaine,
au bord d'une île d'eau vive,
la boit à longues goulées.

Rythme de mer sur bruissement d'air,
litanie de pluie,
infini murmure.
Une caresse furtive sous l'ouate grise
et soudain les perles au cou des nuages se rompent
libres
dans l'extase solaire instantanée.

La toile se lève pour que le spectacle continue.
Nos histoires humaines
sont à peine un entre-acte, quand le drame est au cœur de la terre,

ruche d'un brasier suspendu,
luisant dans la mémoire du feu et le présent de la vague.
Energie pure,
basalte recuit au soleil,
sculptures à chaque pas,
une beauté noire échevelée d'herbes
se baigne dans le ciel et s'y noie un peu.
Là iront mes cendres, entre mer et vent,

devant la palette des lacs outremer ou émeraude,
différents à l'aube, au crépuscule...
Entre les deux, attendre.

Le temps s'estompe, lisse,
dentelle sous un fer à repasser,
midi banal, aux heures des petites filles qu'il faut ignorer.

Parfois,
une barre de nuages
se pose sur la mer comme un continent.
Le mirage emporte les âmes vibrantes d'ailleurs,
loin de la roche liquide qui aboie silencieusement,
et fume.
Sa bouche informe à ras de terre,
déglutit le fer, le soufre,
troue les forêts tissées drues dans des combes humides,
où la nuit dort au long des jours.
Elles étendent leurs racines suintantes, comme des griffes...

Légendes des forêts.
La peur enfantine en nous
cherche l'éclaircie des rivières qui fuient vers la mer !

Leurs eaux roulent, cristallines
ou chargées d'ocre chaud, épais, lapant les feuillages
entre les pierres

des villages blancs,
agrafés au revers des collines,
bercés au creux des prés
qui s'effacent pudiquement tous les matins
pour se repeindre en vert.
Les hortensias au long des routes,
ombrés d'agapanthes,
où galope un petit camion ouvert :
transporte les chèvres,
les hommes,
et le lait en citerne, plus tard encore.

Ce petit camion rouge a porté les fruits au marché, et mes tableaux aussi.
Nos différentes pauvretés, notre nourriture.

Les hommes traînent, aux terrasses des cafés
Ou bien soutiennent les angles des murs d'une épaule voûtée,
jouent l'arrogance.

Un maçon, gris de poussière, noble,
lutte paisiblement contre les fourmis,
l'émiettement des murs et les longs départs,
cimente une vie ensorcelée de fougères.

Lucia,
courbée sur le carreau poli
son seul miroir,
vive comme un papillon dans un tablier rose ;
mais sa chrysalide n'éclora pas, dans la lumière de son nom.
Les femmes, qui font resplendir le monde, sans répit, essayant d'être belles encore.
Les femmes,
qui chantent les chants sombres des hommes dans l'éclat des soirs.

Les marins avaient besoin de religion pour écrire un calendrier,
mieux affronter l'infini peut-être,
ou simplement entendre sonner les heures claires aux cloches des chapelles.

Leur musique,

au long des rues minces,
brodées en noir et blanc,
poème sans mots
à l'écho d'une langue rugueuse et suave,
marque les pas.
Ruelles effilées entre des maisons de lave et de boue,
lambeaux de couleur comme du linge sur un fil,
visages d'herbes folles sur des pièces éventrées, sans meubles,
s'abandonnant contre la paix du soir.

Le chat, lui, trouve que cela a du charme.

Ailleurs, les volets sont à demi tirés sur des porcelaines anciennes et les parquets cirés,
sur des malles gainées de cuir et d'éloignement,
remplies de temps.
La belle hospitalité des jardins intérieurs, leurs fruits,
leur silence piqueté d'oiseaux et de fleurs.

Une tasse de thé à cinq heures, à Port Formose.
Passe un paysan, lourd sac de grain percé d'un bambou à l'épaule, bottes de marinier.

On ne sait plus où l'on est, dans cette Asie familière.

Nos courses parallèles
se fondent à l'écart des rocs,
perdant notre tiédeur
au contraste des eaux,
enlacés au ruban d'onde chaude,
frisson et volupté.

Le couchant approfondit la grotte
où ciel et mer s'embrassent doucement à l'étale des nuits.

Une cadence d'écume pousse son ourlet contre le sable noir : la mer, grand piano.

La lumière vermeille
galbe le drapé des cèdres,
les grands fûts des cèdres du Japon,
comme des crayons pour écrire un glacis de vent.

Un instant tient tout l'amour entre ses pages,
assis au pied d'un arc en ciel,
sur un banc amarré tout au bout du port
à un tapis de gravier qui frémit.
Un banc presque public,
au large d'une histoire,
à peine haubané,
à peine embarqués,
quelques mots
gonflés d'océan,
rencontrés dans un port d'absence,
sur un banc oublié au seuil de l'hiver
où l'ivresse s'allonge.

Une île en accroche-cœur,
puissante comme une ancre
qui s'arrache au réel,
obstinément
et me hale,
algue brune entre deux eaux
déposée sur le quai,
cheveux emmêlés d'odeur de marée,
retournée trop tôt à la courbe des vagues.

Une île au bord des lèvres,
avec la musique qui déborde dans tes yeux,
à perte de vue,

à perte d'images.
Île au son d'azur.

Tant de beauté efface l'outrage de la solitude.

Christine Arveil

Saõ Miguel, juillet 2021 – Boston, avril 2022